NOTICE

DE L'OUVRAGE

DE M. L'ÉVÊQUE ET SÉNATEUR GRÉGOIRE,

INTITULÉ:

DE LA LITTÉRATURE DES NÈGRES.

PAR J. D. LANJUINAIS.

A PARIS,

Chez MARADAN, Libraire, rue des Grands-Augustins, n°. 9.

1808.

NOTICE DE L'OUVRAGE

De M. l'Evêque et Sénateur Grégoire, intitulé : *Littérature des Nègres.*

On vouloit bien convenir autrefois que es nègres sont des hommes, comme les blancs, comme les autres hommes de diverses couleurs. On reconnoissoit qu'ils sont doués des mêmes facultés intellectuelles et morales; enfin, qu'ils ont les mêmes droits et les mêmes devoirs.

L'église catholique a toujours admis les noirs et les mulâtres aux sacremens, aux ordres ecclésiastiques, quelquefois même à l'épiscopat. Elle a béatifié, canonisé plusieurs nègres.

De même, les églises réformées en ont fait des pasteurs, des prédicateurs, des missionnaires.

Des universités leur ont conféré le doctorat; des tribunaux les ont admis à la plaidoirie; plusieurs gouvernemens en ont fait des généraux. La cour de Berlin a nommé un nègre conseiller d'état; et c'étoit, assurément, l'un des plus habiles de tous ceux qu'elle a décorés de ce titre. Enfin, des nègres se sont distingués comme artistes, comme professeurs de langues anciennes et de langues modernes, de mathématiques et

de philosophie rationelle, et comme médecins. D'autres ont écrit des ouvrages estimés de littérature, en prose et en vers, des livres d'astronomie, etc. Enfin, Montesquieu accabla de sa raison et de son esprit les apologistes de l'esclavage des nègres.

Depuis trois siècles, cependant, par une inconséquence qui surprendroit, si l'inconséquence en tout n'étoit pas le vice des hommes, nous, blancs, nous achetons, nous vendons des noirs, nous les tenons esclaves, et nous les traitons souvent plus mal que des animaux de service. Nos propres enfans, les mulâtres et les gens de couleur, nous les tenons dans l'esclavage, ou s'ils deviennent libres, nous les accablons de mépris, nous les privons des droits politiques, et, en grande partie, des droits naturels et des droits civils.

Nous vantions notre civilisation, nos lumières; et c'est alors, c'est vers la fin du dix-huitième siècle, que notre joug sur les noirs et sur les gens de couleur s'est appesanti davantage, que notre raison aveugle a fait, au sujet des noirs, de grands pas rétrogrades, qu'enfin nous leur avons dit : Vous n'êtes pas nos frères; vous êtes nos esclaves par nature, une race inférieure, incapable de perfectionnement moral et de civi-

lisation. Ainsi, nous repoussions une vérité reconnue dans tous les âges, pour nous justifier à nous-mêmes nos barbaries; ainsi, nous avons calomnié, dégradé nos victimes, pour en perpétuer l'immolation journalière.

Cette contagion d'erreur a séduit même des savans et des philanthropes. On pourroit en nommer quelques-uns, qui ont appuyé trop légèrement de leurs suffrages les sophismes de la cupidité. Nous citerons l'illustre président Jefferson, parce qu'il s'est courageusement rétracté, dans une lettre au nègre Bannaker, astronome distingué en Amérique; et parce qu'il a constamment provoqué la liberté des noirs, leur instruction et les autres moyens d'améliorer leur sort.

Des représailles, horribles sans doute, mais aussi des représailles provoquées par des excès non moins odieux, ont exalté l'orgueil et les préjugés de certains blancs, ont produit chez eux ce délire, s'il faut l'appeler par son nom, que l'on remarque, avec peine, dans quelques ouvrages des plus nouveaux, relatifs aux noirs.

Il falloit donc en revenir aux vérités premières; il falloit montrer aux blancs du dix-neuvième siècle, que les noirs sont des hommes; qu'ils savent réussir dans les arts manuels, dans les

lettres, le commerce et les sciences ; qu'ils sont capables, comme nous, de civilisation, de talens et de vertus.

C'est la thèse posée par M. G., dans cet ouvrage. Il la défend avec les armes qui lui sont dès long-temps familières, celles de la raison, de la religion, du sentiment et de l'érudition la plus étonnante. On aime à voir s'avancer dans cette noble carrière, un membre distingué du sénat conservateur et de l'institut national, un évêque illustre, un écrivain courageux, que rien n'a pu détacher des idées religieuses et libérales, qui s'est montré constamment le patron des opprimés.

Nous croyons devoir commencer cet extrait en mettant sous les yeux des personnes prévenues, ce que l'auteur écrit lui-même à la page 281, et ce que l'intérêt et la passion méconnoissent trop souvent dans les conversations comme dans les pamphlets :

« De la part des planteurs, c'est une imposture d'avoir confondu la question de l'émancipation avec celle de la traite, d'avoir débité que les amis des noirs vouloient un affranchissement subit et général. Ceux-ci opinoient pour une marche progressive, qui opérât le bien sans secousse. Tel étoit l'avis de l'auteur de cet ou-

vrage, lorsque, dans un écrit adressé aux nègres et aux mulâtres *libres*, il annonçoit (et il l'annonce encore), « qu'un jour, sur les rivages des Antilles, le soleil n'éclairera que des hommes libres..... ».

Si donc l'auteur combat les préjugés des amis de l'esclavage, c'est uniquement pour favoriser une émancipation graduelle, faire adoucir la condition des esclaves, et hâter la suppression totale de la traite des noirs, commerce déplorable, prohibé enfin chez quelques nations, mais qui, permis par des lois, ou toléré par des gouvernemens, n'en sera pas moins une action infâme, un crime de lèse-humanité.

A la tête du livre, est une dédicace à tous ceux qui, par leurs ouvrages ou par leurs discours, ont défendu la cause des malheureux noirs et des sangs-mêlés. L'auteur nomme, chez les différentes nations, ceux qui, à sa connoissance, ont mérité l'honneur de cette dédicace. On remarque dans cette liste honorable, parmi les Italiens, le cardinal Cibo, tout le collége des cardinaux, et un célèbre théologien de nos jours, *Tamburini*. Mais on n'y trouve qu'un seul Espagnol, et pas un Portugais. C'est qu'en Espagne et en Portugal, si, malheureusement, le christianisme n'a pu encore faire supprimer

la traite et l'esclavage, du moins il y conserve assez d'influence pour inspirer généralement des sentimens de fraternité, qui placent les esclaves à peu de distance des maîtres. Dans les colonies de ces deux états, les affranchissemens sont facilités, et l'on ne dédaigne point de s'unir par le mariage avec des négresses. Là, personne ne conteste que les noirs font partie de la grande famille humaine. Au Brésil, les curés sont constitués par la loi défenseurs des nègres, et ils peuvent forcer les colons trop durs à vendre l'esclave qui leur prouve contre son maître actuel de graves sujets de plainte. Chez les Espagnols, pour une somme déterminée par la loi, l'esclave peut toujours acheter sa liberté entière ou partielle.

Nous devons tous ces détails, et ceux qui se trouvent au commencement de cette notice, au livre très-curieux qu'il s'agit d'analyser, et qui se divise en neuf chapitres.

Dans le premier, l'auteur fixe le sens du mot *nègre ;* il traite de l'origine et des causes de la couleur des nègres ; il s'attache à établir l'unité de la race humaine.

Il combat dans les chapitres 2, 3, 4 et 5, le préjugé de l'infériorité intellectuelle et morale des noirs et des mulâtres.

Il prouve, chap. 6, leurs talens pour les arts et les métiers; il y expose leurs progrès dans la civilisation. On jugera, peut-être, que ce chapitre auroit dû en faire deux.

Les chapitres 7 et 8 contiennent ce qu'il y a de plus neuf dans l'ouvrage, la notice des succès et des productions littéraires des nègres et des mulâtres.

Enfin, le neuvième chapitre est une récapitulation pathétique et d'un grand intérêt.

L'auteur appelle *nègres*, tous les hommes dont la peau est noire d'origine, sans distinguer si la teinte noire est plus ou moins foncée, si les cheveux sont plus ou moins crépus, plus ou moins plats; si les traits du visage sont beaux ou laids, selon les idées de l'Europe : on sait que les naturalistes et les voyageurs, parlant même selon ces idées, s'accordent à dire que, sauf la couleur, il y a des noirs, de l'un et de l'autre sexe, éminemment beaux. Toutes ces notions sont justifiées par des raisonnemens et par des citations convaincantes.

Si tel anatomiste a cru trouver jusque dans le cerveau le principe de la couleur qui distingue les nègres, les autres conviennent que le cerveau est de la même couleur chez les noirs et chez les blancs.

S'il en est qui aperçoivent ce principe, ceux-ci dans la teinte plus foncée de la bile, ceux-là dans la couleur de la membrane réticulaire, beaucoup d'autres observateurs contestent la vérité de ces allégations.

Mais admettez celle qui vous plaira d'entre ces trois hypothèses, vous aurez reculé la difficulté; vous ne l'aurez pas résolue. Quels que soient les principes de la couleur noire et ceux des autres variétés du genre humain, il faut toujours examiner si la cause primordiale de ces principes, et des effets qu'on veut expliquer, est dans le climat, secondé par d'autres circonstances accidentelles. Or c'est là ce qu'enseignent les naturalistes, ce que soutiennent Buffon, Camper, Bonn, Zimmermann, Blumenbach, Chardel qui a traduit en français l'ouvrage de Blumenbach, *De varietate generis humani;* Stanhope-Smith, Imlay, Cuvier, Gall, Meiners, Osiander, Lacepède, etc. etc. (*Voyez* pages 16 et 23 de l'ouvrage de M. G.)

Aussi, en Guinée, non-seulement les hommes, mais les chiens, les oiseaux, surtout les gallinacées, sont noirs, pendant que les animaux sont blancs sur les bords des mers glaciales.

Les descendans des Portugais établis au Congo

et sur d'autres points de l'Afrique, sont devenus nègres.

Chez les nègres même, les parties moins exposées au soleil, comme les entre-doigts et la plante des pieds, ne sont que blafardes.

Les esclaves noirs, lorsqu'ils sont bien nourris, bien soignés, subissent dans leurs traits et leur physionomie un changement visible, en même temps qu'ils gagnent au moral.

Enfin, il est assez connu qu'une maladie (1) rend les blancs tout à fait noirs, et donne aux nègres la couleur blanche.

D'après ces faits, et d'autres encore, l'auteur ayant prouvé que la couleur n'est qu'un accident chez les nègres, examine, dès le premier chapitre, les prétendues preuves de dégénération et d'amélioration intellectuelle, tirées, soit du volume, soit des protubérances du cerveau, soit de la grandeur de ce qu'on appelle l'angle facial. Mais les phénomènes de dégénération ou d'amélioration, réelle ou imaginaire, des races, n'at-

---

(1) Il faut remarquer aussi, que, selon Valentin, et d'autres observateurs, les nègres blancs de l'île de Java, qu'on appelle *Kakerlaques*, ne sont point des malades, et qu'ils naissent de père et de mère nègres, bien portans.

taquent point le fait de l'unité de la famille humaine ; et, de l'aveu des auteurs, ces phénomènes quelconques, ne détruisent point, chez les hommes, cette mesure d'intelligence et de volonté qui suffit à la moralité, à la civilisation, et même aux talens.

Passant à ce qui regarde le caractère moral des nègres, les preuves pour le justifier, ou pour l'excuser, quand il en a besoin, se présentent en foule sous la main de l'auteur ; il les expose avec franchise, avec discernement, avec énergie. Il en prend occasion de réfuter, chapitre 2, les objections principales des partisans de la traite et de l'esclavage ; mais nous ne devons pas le suivre dans cet épisode.

Parmi les traits signalés qu'il a recueillis d'amour du travail, de tendresse paternelle, conjugale, filiale, de bonté, d'amitié, de générosité et de dévoûment, nous citerons les suivans :

Adanson, qui visita le Sénégal, en 1754, et qui en parle comme d'un Élisée, trouva les nègres d'un excellent caractère. Leur aimable simplicité me rappeloit, dit-il, l'état des hommes à la naissance du monde.

Un nègre avoit gagné de quoi se racheter, il préféra de racheter sa mère.

Frappez-moi, disoit un autre à son maître, *mais ne maudissez pas ma mère.*

Un blanc battoit son père en présence d'un nègre ; ce nègre emmena vîte l'enfant de ce fils dénaturé, de peur, disoit-il, que cet enfant n'apprenne à imiter un jour son père.

Un nègre avoit tué un blanc ; un homme, accusé de ce crime, alloit subir la mort. Le vrai meurtrier va se dénoncer lui-même à la justice ; il ne pouvoit, disoit-il, supporter le tourment du premier homicide, et encore moins l'idée du second.

Pour être libre, un esclave avoit fui dans les bois. Il apprend que son maître est en jugement pour assassinat ; il accourt, se déclare le coupable, donne des preuves qui paroissent concluantes, et subit la mort, pour sauver le vrai criminel.

Ducolombier, propriétaire dans les colonies, avoit affranchi l'un de ses nègres ; il perdit ensuite toute sa fortune. L'affranchi vint à son secours, vendit tout ce qu'il avoit pour nourrir son ancien maître ; cette ressource épuisée, il le nourrit de son travail journalier. La maladie vient frapper à la fois l'un et l'autre ; le nègre ne veut s'occuper de sa santé, que lorsque Ducolombier sera guéri. Ce bon Africain succombe

de fatigues, en 1776; mais, en mourant, il dispose du peu qui lui restoit encore, en faveur de Ducolombier.

Plusieurs nègres fugitifs avoient été condamnés à perdre la vie. On offre la grâce à l'un d'eux, à condition qu'il sera l'exécuteur. Il refuse; il aime mieux mourir. Le maître nomme un de ses esclaves pour le remplacer : *Attendez que je me prépare.....* Il se retire dans la case, prend une hache, s'abat le poing, revient au maître, et lui dit : *Exige maintenant que je sois le bourreau de mes camarades.*

La charité compatissante des négresses et des mulâtresses est assez reconnue. Le célèbre voyageur Mungo-Parck en fournit dans sa personne un trait bien touchant. A la suite d'un orage, il alloit périr de besoin au milieu de l'Afrique; une négresse le recueillit, et pour le fêter, elle rassembla des femmes de sa famille, qui passèrent une partie de la nuit à filer du coton, en improvisant des chansons. Il fut le sujet d'une de ces chansons qu'il a publiée dans le recueil de ses voyages, page 180. La voici : « Les vents » mugissoient, et la pluie tomboit; le pauvre » homme blanc, accablé de fatigues, vient s'as- » seoir sous notre arbre. Il n'a pas de mère » pour lui apporter du lait; il n'a pas de femme

» pour moudre son grain ». On chantoit en chœur : « Plaignons, plaignons le pauvre homme » blanc ; il n'a pas de mère pour lui porter du » lait ; il n'a pas de femme pour moudre son » grain ».

Est-ce donc là des barbares, des stupides, des êtres si inférieurs, qu'on puisse les traiter comme des bêtes brutes? étoient-ils sans quelques vertus, ces noirs que l'église catholique honore, et fait honorer du nom de saints? sont-ils des orang-outangs, ou des pongos, ceux qu'elle élève au sacerdoce, et quelquefois à l'épiscopat?

Nous invitons à lire dans l'ouvrage de M. G., la notice biographique du nègre *Angelo Soliman*, mort à Vienne, en 1796, où sa fille unique, feue madame la baronne d'Heüchtersleben, a tenu un rang distingué. Cette notice est remarquable par l'instruction très-étendue, et les autres qualités rares de ce nègre, par la haute considération qu'il avoit su obtenir et mériter.

Il ne manque rien aux preuves de l'auteur sur la grande aptitude des noirs aux arts manuels et aux professions, soit industrielles, soit mercantiles, et à leurs honorables succès dans tous ces genres.

Quant à ce qui regarde la formation et le

perfectionnement des sociétés civiles, M. G. en a recueilli des exemples si nombreux, si caractérisés, si bien attestés, qu'il ne sera plus permis de répéter que les nègres sont incapables de civilisation.

Sans doute la civilisation est dans l'enfance ou dans sa corruption, par exemple, au royaume de Juida, où les vaines cérémonies, les complimens d'étiquette, les formules mensongères, les génuflexions dégradantes sont prodigués et compliqués, ainsi qu'à la Chine, ou au royaume de Candi. Sans doute elle est presque nulle dans ces états où le prince réunit tous les pouvoirs et juge toutes les causes; dans ceux où l'on ne parle au roitelet qu'à travers une sarbacane; où, quand il a dîné, on proclame que les autres potentats peuvent dîner à leur tour.

Mais elle est assez régulière en beaucoup de régions de l'Afrique, où sont, avec un culte civil, des villes, des marchés, des écoles, des autorités constituées, des monarchies et des républiques, et même des monarchies où l'exercice du pouvoir est modéré tellement par les chefs des tribus, que ce sont eux qui décident de la paix ou de la guerre. On y voit même des états où la culture des arts et des sciences est en vigueur.

Et pourquoi les noirs seroient-ils étrangers

aux beaux arts, aux lettres et aux sciences ? n'est-ce pas à leur race que nous devons une portion quelconque de ce précieux héritage ?

Les Egyptiens, si justement célèbres par les arts et les sciences, les ont, en partie, du moins, transmis à la Grèce, d'où la communication s'en est faite au reste de l'Europe. Nous en sommes donc nous-mêmes redevables à cette race noire, que nous méprisons et opprimons, comme destinée, par l'auteur même de la nature, à une brutale stupidité.

MM. de Volney et Grégory, d'autres encore, ont tiré nettement cette conclusion.

Elle est assez justifiée par ce fait que les anciens Égyptiens étoient nègres, autrement, qu'ils avoient la peau noire et les cheveux crépus. C'est Hérodote qui l'atteste, Hérodote dont la véracité est maintenant si bien constatée.

Aussi Blumenbach a remarqué ce qui distingue la race nègre dans des crânes de momie d'Egypte; la *mumiographie* du P. Paulin de Saint-Barthelemi (1) nous fait voir les traits nègres dans des monumens nationaux de l'Égypte, et les Egyp-

(1) *Mumiographia musei obiciani exarata, à P. Paulino à S. Bartholomæo, etc.* Patavii, 1791, in-4°., 1 vol. de 65 pages.

tiens provenant des *Ethiopiens* de l'Asie et de ceux de l'Afrique, c'est-à-dire des nègres africains et des nègres de l'Inde. Enfin, les Coptes d'aujourd'hui, descendans des anciens Égyptiens, puisqu'ils en conservent la langue (1), caractère d'origine le plus certain, ont encore le teint enfumé, le visage bouffi, les lèvres grosses, le nez écrasé, une vraie figure de mulâtre, comme dit M. de Volney.

Voilà ce qui devroit donner à penser aux aveugles contempteurs des noirs.

D'autres exemples de l'aptitude des noirs aux arts et aux sciences, également rassemblés par l'auteur, ne laissent rien à désirer.

Lui-même a vu, près de Londres, une école florissante de vingt-un noirs; il a été témoin de leurs progrès, en tout semblables à ceux des enfans européens.

La même expérience a été faite, avec le même succès, à Paris, au collége de la Marche, sous

---

(1) *Voyez* Recherches critiques et historiques sur la langue et la littérature de l'Egypte, par E. Quatremère. Paris, 1808, in-8°.; et la notice de cet ouvrage, par M. de Sacy, dans le Magasin encyclopédique, par A. L. Millin, 1808, vol. d'août.

les yeux de l'auteur et de plusieurs autres membres de l'institut national.

Elle a été répétée avec les mêmes résultats, dans la ville de Boston, par le consul de France Giraud, sur une école de quatre cents noirs.

Wadstrom, écrivain anglais, et l'ex-consul américain Skipwith, prétendent avoir remarqué chez les enfans noirs plus de dispositions pour les sciences, que chez les blancs.

Cependant les nègres ont produit des peintres et des musiciens, des poètes, des avocats, des professeurs, des prédicateurs, des médecins, des géographes, des astronomes, etc. M. G. donne ici des notices détaillées.

« Lorsqu'en 1787, dit-il, Toderini publia trois volumes sur la littérature des Turcs, beaucoup de personnes doutoient qu'ils en eussent une, et furent étonnées d'apprendre que Constantinople a treize bibliothèques publiques. La surprise sera-t-elle moindre à l'annonce des ouvrages littéraires composés par des nègres et par des mulâtres » ?

Les écrivains nègres sont plus nombreux que les mulâtres, et ont en général montré plus de zèle contre la traite et l'esclavage.

L'auteur cite six écrivains mulâtres et dix nègres, sans compter *La Cruz Bagay*, nègre

ou sang-mêlé, on ne sait lequel, auteur d'une bonne carte des îles Philippines. Les mulâtres sont : Castaing qui a montré des talens pour la poésie, ses pièces ornent divers recueils : Milscent et Barbaud Royer; Boisrond, dont M. G. n'indique pas les ouvrages; Geoffroi Lislet, qui fut associé correspondant de l'académie des sciences de Paris, et qui ne l'est pas de l'institut; enfin Jules Raymond, qui fut associé de l'institut, et publia nombre d'écrits sur les troubles de Saint-Domingue et sur les droits des sangs-mêlés.

Voici les dix écrivains nègres : M. G. indique leurs ouvrages, et il en donne des extraits ou des morceaux intéressans; il n'oublie pas aussi d'observer que le célèbre Lokman qui est, dit-on, l'Ésope des Grecs, étoit un Éthiopien, un nègre, un esclave.

1°. *Amo*, docteur de l'université de Wittemberg en 1733, et conseiller du roi de Prusse, auteur de savantes dissertations sur des questions de philosophie et de droit; versé dans l'astronomie, et qui parloit le latin, le grec, l'hébreu, le français, l'allemand, le hollandais.

2°. L'astronome américain *Bannaker*, dont il est parlé ci-devant.

3°. *Othello*, qui publia en 1788, à Balti-

more, un *Essai contre l'esclavage des nègres*. Très-peu d'ouvrages, dit M. G., sont comparables à celui d'Othello, pour la force des raisonnemens et l'éloquence du style.

4°. *Cugoano*. Il a publié, en anglais, vers la fin du siècle dernier, ses *Réflexions sur la traite et l'esclavage des nègres*, ouvrage dont nous avons une traduction française.

5°. *Capitein*, fort instruit dans les langues, gradué, poète latin, théologien, prédicateur, missionnaire calviniste en Guinée. Il eut la bassesse, pour complaire sans doute à des vendeurs et acheteurs d'hommes, de composer et de publier à Leyde, en 1742, une thèse latine où il soutient que l'esclavage ne répugne pas à la liberté évangélique, malgré ces beaux textes de Saint Paul: *Si vous pouvez être libres, soyez-le préférablement..... Vous avez été rachetés, n'allez pas vous rendre esclaves*. Cet ouvrage, riche de citations, mais très-pauvre de logique, flattoit l'erreur et le vice; il a eu quatre éditions, sans compter une version hollandaise. On a encore un volume in-4°. de sermons en hollandais, publiés par Capitein.

6°. *Williams*, professeur de langue latine et de mathématiques à la Jamaïque, connu par des pièces de poésie en langue latine; mort vers 1774.

7°. *Vassa*, né dans le Benin en 1754, auteur des *Mémoires de sa vie*, en anglais, ouvrage philosophique et moral, entremêlé de vers, réimprimé dans les deux mondes, et à la neuvième édition en 1794. Un fils de Vassa est à Londres sous-bibliothécaire du chevalier Banks, et secrétaire du comité de vaccine.

8°. *Sancho*, mort à Londres en 1780, a laissé, en anglais, des lettres bien pensées, bien écrites, et dont il y a eu deux éditions, avec sa vie et son portrait.

9°. *Philis Wheathley*, négresse transportée à Boston. Elle publia en 1772, à l'âge de dix-neuf ans, un recueil de poésies anglaises, réimprimé plusieurs fois en Amérique et en Angleterre. Son mari étoit nègre aussi, et avocat célèbre, connu sous le nom de docteur Peter.

A coup sûr, il seroit bien aisé à notre auteur d'augmenter cette liste, et de nous enrichir en ce genre des notices les plus piquantes, si les communications étoient libres, surtout avec l'Amérique, l'Angleterre, l'Espagne et le Portugal; nous osons l'inviter à s'acquitter de cette noble tâche.

M. G., calomnié plus d'une fois pour avoir fait le bien avec chaleur, selon son caractère, a prévu qu'il pourroit l'être encore pour ce nou-

vel écrit en faveur des noirs. Il en seroit vengé sans doute par les suffrages des hommes éclairés et impartiaux; mais des pensées plus hautes animent son courage: il les exprime d'une manière touchante à la fin de la dédicace dont nous avons parlé. Ce morceau terminera notre analyse.

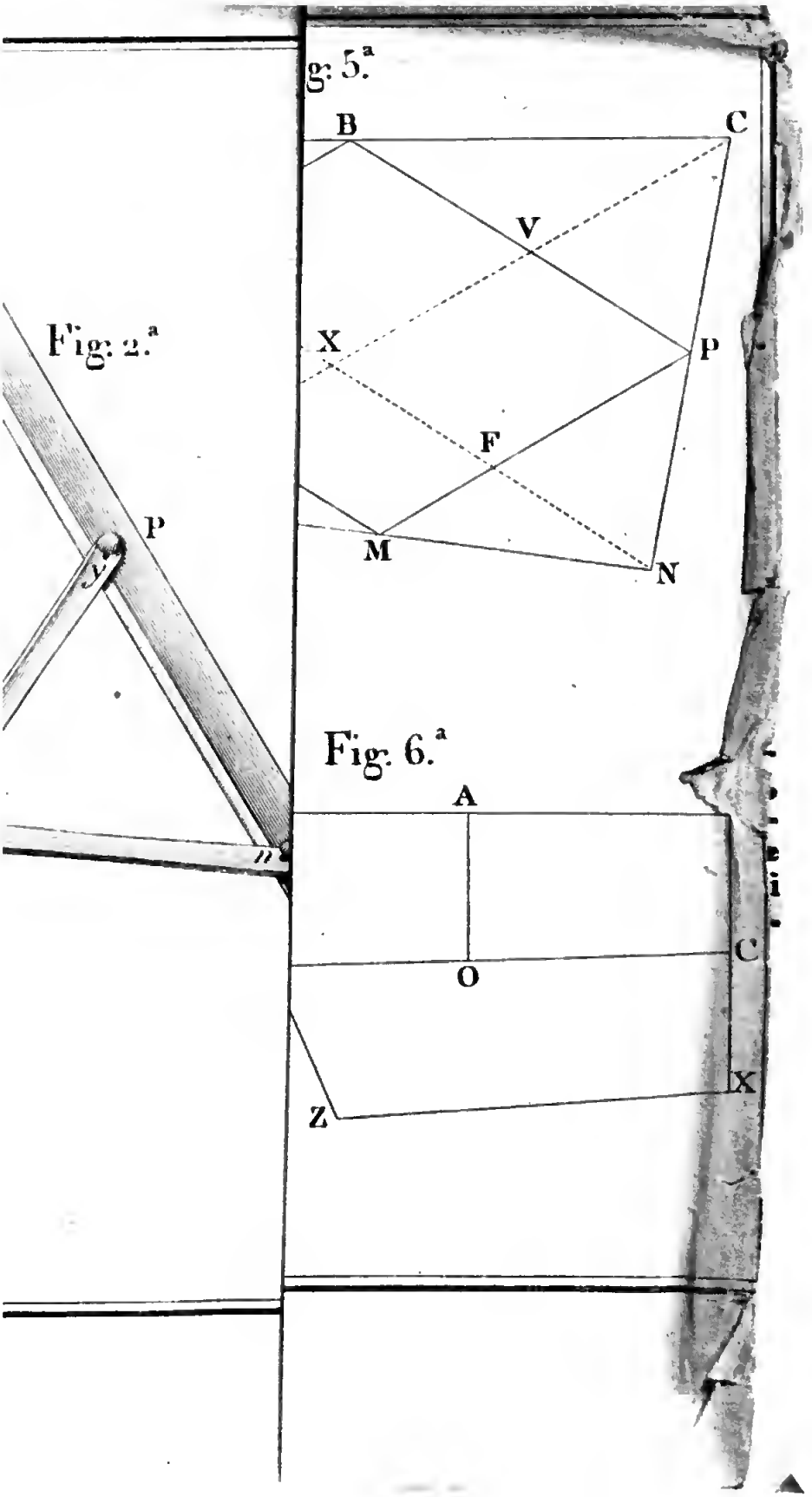
« Philanthropes ! personne n'est juste ni bon impunément : entre le vice et la vertu, la guerre, commencée à la naissance des temps, ne finira qu'avec eux. Dévorés du besoin de nuire, les pervers sont toujours armés contre quiconque ose révéler leurs forfaits, et trouver mal qu'ils tourmentent l'espèce humaine. A leurs coupables tentatives, opposons, s'il se peut, un mur d'airain, mais vengeons-nous d'eux par des bienfaits : hâtons-nous ; la vie est si longue pour faire le mal, si courte pour opérer le bien! Cette terre se dérobe sous nos pas, nous allons quitter la scène du monde. La dépravation contemporaine charrie vers la postérité tous les élémens du crime et de l'esclavage : cependant, parmi ceux qui s'agiteront ici-bas, lorsque nous dormirons dans le tombeau, quelques hommes de bien, échappés à la contagion, seront suscités par la Providence ; léguons-leur la tâche honorable de défendre la liberté et le malheur. Du sein de l'éternité, nous applaudirons à leurs

efforts, et sans doute, il les bénira, ce père commun qui, dans les hommes, quelle que soit leur couleur, reconnoît son ouvrage, et les aime comme ses enfans ».

L'auteur a trop négligemment employé le mot *discrépance* pour *différence* (de chevelure), et le mot *missionné* comme participe d'un verbe *missionner*. Ces deux mots appartiennent, selon nous, à un mauvais néologisme; ils doivent disparoître dans une nouvelle édition. *Sunt pulchro in corpore naevi.*

Paris, 20 *octobre* 1808.

VAI 1810224


g: 5.ª
B
C
V
X
P
F
M
N
Fig: 2.ª
P
y
Fig: 6.ª
A
C
O
X
Z